

Myriam Suchet : Opening en forme de “mind opener”

Myriam Suchet

À la recherche d'une (ré)impulsion en temps
de confinement

Me voilà confinée. Multiplement. Enfermée loin de mes livres. Mais aussi de celles et ceux avec qui échanger exclue l'interface d'un écran, avec qui se toucher fait partie de la vie, avec qui penser se conjugue aux éclats de rire – et aux tensions, aussi. Plus que jamais, je mesure à quel point la recherche est pour moi polyphonie, tissage, rencontres. L'un des indices les plus visibles de cette manière de travailler, c'est la note en bas de page (ou en colonne de gauche, ou en piste de sous-titres). L'espace des notes permet de révéler l'écheveau à l'œuvre entre ou par-dessous les lignes d'écriture, le labyrinthe d'encre invisible qui assure l'irrigation de leur apparent fleuve tranquille. Chaque note est ainsi l'occasion d'un salut amical (parfois destinée à un camarade mort depuis des siècles, parfois à une jeune amie qui vient de repartir, parfois à des destinataires encore inconnus).

Alors je me saisis de la proposition de Qalqalah قلقلة comme d'une invitation à « amitier » - un verbe que m'aura offert Virginie Bobin (il y a dix ans déjà, pour remBOBINer un peu le fil)¹. Et voilà, déjà, qu'une première note invite à couper-décaler la lecture, à se laisser dépasser par la gauche – et encore, on a élagué avant que les arborescences ne tournent à la mangrove ! Voyez plutôt (ou n'allez pas voir, si vous préférez rester ici, à marcher sur le fil du texte principal, ça marche aussi) : sans le patient travail éditorial de l'équipe de Qalqalah قلقلة, la note aurait pu déborder encore², puis renvoyer à une autre note³, qui elle-même serait entrée en coalescence avec un souvenir⁴, puis déployé un geste de connivence⁵, de remerciement⁶ ...

Comment pourrait-il en être autrement ? Entamer une recherche en français au pluriel relève pour moi, d'emblée, de la mise en abîme : l'objet étudié (des textes littéraires qui diffractent « la langue » de l'intérieur) se reflète dans la manière de l'étudier (mettre en jeu une multiplicité et, plus encore, une différence qui habite et, plus encore, qui constitue toute voix – y compris la mienne). Penser en français au pluriel implique toute une polyphonie : seule dans la boîte noire de ma cervelle, c'est lettre morte. Il y a, certes, une ligne directrice et même un ancrage tout à fait sérieux et institutionnel à cette recherche. Mais la véritable impulsion, le moment en recherche ne ressemble pas aux articles académiques dont les normes permettent de présenter des résultats, mais guère de rendre compte de ce qui anime le questionnement, de ce qui rend la pensée vive. Et qui, justement, me manque en ces temps confinés.

Voici trois exemples de textes forts différents, qui invitent à lire le « s » de français comme une marque de pluriel :

Katalin Molnár, *Quant à je (Kantaje)*,
Paris, POL, 1996, p. 13.

éô! kèskejèfèmoi? kèskiya? jéfèkèlkechôzla? jéfèkèlkechôz?

tagueultoi!

toidéja tuparlpakomça oké? chteikonèpa épui tu n'es ni ma chemise, ni mon caleçon, le roi Mathias à Sceaux a chié dans un seau, le premier qui parle, mangera le seau de merde, ça, il faudrait le dessiner car avant, quand la terre était encore plate, enfin

Abdelkebir Khatibi, *Amour bilingue*,
Montpellier, Fata
Morgana, 1983, p. 8 et p. 10.



« Il se calma d'un coup, lorsqu'apparut le « mot » arabe « kalma » avec son équivalent savant « kalima » et toute la chaîne des diminutifs, calembours de son enfance : « klima »... La diglossie « kal(i)ma » revint sans que disparût ni s'effaçât le mot « mot ». Tous deux s'observaient en lui, précédant l'émergence maintenant rapide de souvenirs, fragments de mots, onomatopées, phrases en guirlandes, enlacées à mort : indéchiffrables. » (Abdelkebir Khatibi, *Amour bilingue*, Fata Morgana, Montpellier, 1983, p.10)

Régine Robin, *La Québécoise*,
Montréal, XYZ éditeur, 1993 [1983], p. 140 et p. 63.

Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, XYZ éditeur,
1993 [1983], p. 140.

La mort n'a qu'un visage. Il est allemand.
Der Tod. דער טויט
Entre les deux vocables toute la différence.
De gauche à droite. De droite à gauche.
Le Tess n'est pas le t, le ך n'est pas le O.

« La parole immigrante inquiète. Son questionnement halète d'incertaines réponses. [...] – No trespassing – ne trépassiez pas – Pascal supplies, supplices de Tentale, pale ale, le pale « Le trum amoche » – le trou à Moshe, babi yar, amochés le trou – noir – la

rage – l'ai-je vraiment quitté ? Elle aussi mon personnage devrait bien savoir que le Shtetl n'existe plus. [...] Depuis toujours nous sommes des errants. Immerrants. Immergés. Immer toujours. Himmel le ciel. »

Je laisse à de futurs billets, si futur il y a, le soin de rentrer dans le détail de l'analyse. Pour l'heure, me voilà aux prises avec un double défi : retrouver l'élan nécessaire à me mettre en recherche, d'une part (sinon il ne se passera rien, pas même ce texte) et, d'autre part (faute de quoi ce ne sera pas lisible), donner forme à l'intense interlocution qui reste d'ordinaire escamotée, sagement circonscrite dans les quelques coulisses des travaux de recherche (dédicaces, remerciements, notes de bas de page, bibliographie).

Puisqu'il s'agit d'« ouvrir » une première phase de recherche, je propose un premier billet d'opening à partir d'un brin d'enquête relatif aux « mind openers », qui pourraient s'avérer utile à la confection d'un « kit de désapprentissage ».

Première étape : bouteilles lancées en mers amies

Nous voici donc au commencement : dans l'élan d'ouvrir la recherche (et d'écrire ce premier billet), je me tourne vers des openers. J'écris à Clément de Gaulejac, le 14 avril 2020, que je cherche une référence un peu précise de Filliou sur les « mind-openers / ouvriers d'esprit », lui rappelant qu'il les évoque lui-même dans un article qui m'a beaucoup intéressée⁷. Le jour même, Clément me répond que

« le meilleur livre, selon [lui], hormis celui de Filliou lui-même (*Penser les arts vivants*) c'est sa biographie par Pierre Tilman (*Nationalité Poète*). Il y a aussi cette émission de France Cul[ture] avec plein de références ».

[Note à moi-même au moment de l'écriture de ce billet : il faut que j'écrive aussi à Emma Gazano, qui a fait un mémoire de Master intitulé *La pédagogie poétique de Robert Filliou* (et qui poursuit son travail de thèse sur la même lancée).]

[Je le fais en relisant ces notes, le 29 avril 2020. Emma Gazano me répond dès le lendemain :]

« Je suis confinée à la campagne et je n'ai pas de bonne connexion internet si bien que je ne peux pas vous renseigner pour l'instant - on trouve une liste de Mind Openers dans Enseigner & Apprendre, et beaucoup de réflexions sur tout ce dont vous voulez parler dans votre kit, notamment dans l'entretien avec Kaprow. Il me semble aussi que Filliou s'explique sur les MO dans le catalogue du MUKHA paru récemment, je peux vous le retrouver mais pas dans l'immédiat. Les Mind Openers sont simplement des phrases qu'il recueille, proférées par d'autres, et qu'il observe pour leur valeur poétique oblique et involontaire ».

À force de fureter sur internet, je découvre un nouveau camarade potentiel, Quentin Jouret, dont la thèse de doctorat se trouve en ligne sous le titre *L'art de la discrétion (l'infrance et le petit usage)*⁸. Il écrit :

« Le mind-opener est une phrase, un dessin, ou autre chose, qui joue sur l'esprit du spectateur à la manière d'un levier. Il ne s'agit pas de dire au spectateur quoi penser, mais d'ouvrir son imaginaire. Souvent il s'agit de paradoxe. Le sens étant neutralisé, le spectateur-lecteur était libre de redonner un sens nouveau aux choses. Ces phrases pouvaient ainsi être lues et relues sans jamais être épuisées. J'aime à penser que mes dessins sont des petits

« mind-openers », qu'ils ouvrent une réflexion sans jamais la fermer et cristallisent, dans un petit fragment, une pensée ronde et autonome. »

Et puis, je creuse dans l'archéologie de mes propres notes et travaux antérieurs.

En amont de l'opening : archéologie du kit
de désapprentissage de « la langue »

Là encore, il s'avère nécessaire de rembobiner un minimum. L'idée initiale était de fabriquer du matériel qui pourrait être envoyé dans les lieux où des personnes (souvent bénévoles) enseignent ou partagent en français (dans ce qu'on appelle souvent des « cours de français langue étrangère ») avec des personnes (souvent en situation de migration) dites allophones (supposées ne pas parler français, donc). Le constat est que la représentation du français à enseigner, le type de manuels disponibles et la posture professorale souvent adoptée par défaut pourraient gagner à se frotter à d'autres imaginaires – tout en sachant que le manque de moyens est souvent criant tant sur le plan matériel qu'humain, ou tout simplement de temps. Il s'agirait du coup de créer un kit de désapprentissage de la langue, qui serait le pendant inverse des « manuels pédagogiques » dont nous déplorons la teneur.

C'est encore, ou toujours, Virginie Bobin qui m'offre le terme de « multiple » pour penser ce dont il peut être question. Et c'est l'exposition *Qalqalah أَلَلَّه*: plus d'une langue qui m'aura fait découvrir Scriptings #47. Man schenkt keinen Hund, une œuvre multisupports qui interroge les représentations identitaires (et le plus souvent impensées), infusées dans les manuels d'apprentissage de « la langue » allemande élaborés suite à l'adoption, en 2005, de la première Loi sur l'immigration et l'intégration en vigueur en Allemagne.

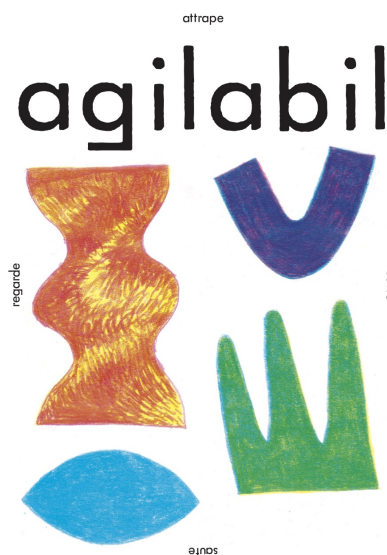
L'idée de « désapprentissage » est elle-même un emprunt : je la trouve d'abord chez Silvia Maglioni et Graeme Thomson, qui ont pour un temps installé leur Centre de désapprentissage de la langue aux Laboratoires d'Aubervilliers. Je la retrouve par hasard dans la fabuleuse librairie du Centre Canadien d'Architecture, le CCA de Montréal, où je tombe sur une publication éditée par Binna Choi et Annette Krauss (*Unlearning Exercises. Art Organizations as Sites for Unlearning*, Casco Art Institute, Publisher Valiz, 2018). C'est au hasard choisi d'une autre librairie, Terra Nova à Toulouse cette fois, que je découvre cet autre ouvrage qui m'aura beaucoup inspirée : *Marie Luise Knott, Désapprendre. Voies de la pensée chez Hannah Arendt*, Paris, L'Arche, 2018.

Cette idée de « kit » dérive en outre, pour moi, d'une autre aventure. Au cours de l'année universitaire 2015-2016, une équipe formée de membres aux statuts et aux (in)compétences diverses et complémentaires, d'âges différents et de situations variées⁹ s'est formée sous le nom « Agilabil ». Nous nous proposons de penser-pratiquer une « innovation pédagogique » (puisque ainsi s'intitulait la source de financement) qui consisterait à questionner de façon radicale la conception même de ladite « pédagogie ». L'enjeu n'était pas de faciliter les apprentissages, par exemple en les rendant plus ludiques ou plus attractifs, mais de se mettre en situation de les interroger ensemble, c'est-à-dire en associant tous les membres et personnels de l'UniverCité, aussi bien les enseignant·e·s-chercheur·e·s que les administratives, les bibliothécaires que les étudiant·e·s – de sorte à co-élaborer l'UniverCité envisagée comme une structure apprenante, un collectif poly-intelligent et embrayé. Avec l'Agilabil, nous nous sommes donc donné le défi de faire exister et de pratiquer l'UniverCité comme un lieu dont la mission ne serait pas (d'abord) de délivrer des diplômes ni des contenus d'enseignement, mais d'opérer comme un activateur de questionnements, un générateur de doutes et de bifurcations, en commençant par la situation même qui nous réunit : que faisons-nous là, que voulons-nous faire ?

Pour outiller nos tentatives, nous avons confectionné une « mallette » qui contenait des objets-énigmes dont la prise en main suscitait le plus souvent un léger désarroi, un amusement, une surprise – un tout petit choc dont nous espérions qu’il pourrait guider depuis la question légèrement désabusée « à quoi bon, à quoi ça sert, pour quoi faire ? » à cette autre interrogation, autrement plus radicale : « qu’est-ce que je fais là, et surtout, que puis-je faire du fait d’y être, qu’est-ce que cela me donne comme pouvoir d’être là ? ». En somme, il s’agissait de faire des objets de la mallette des déclencheurs d’interrogations et de les rendre irrécupérables pour des « objectifs pédagogiques » qui resteraient inchangés dans leurs présupposés, leurs conditions de possibilité, leurs codes implicites. Dans la présentation en 2015, j’écrivais :

« Pour moi, la mallette doit ouvrir une question véritable (au sens où elle mérite d’être posée et qu’on ne peut absolument pas présupposer ni préfigurer de réponse) et c’est : que voulons-nous faire en tant que nous constituons, ensemble, l’UniverCité ? Et plus encore : qu’est-ce que cela nous permet d’imaginer, d’inventer, et qui ne préexistait pas comme alternative disponible avant notre mise en commun ? Les questions plus ponctuelles d’apprentissage (savoir comment retenir telle affaire ou comment mieux organiser telle autre) ne sont pas discréditées, bien sûr, mais mises en perspective : il s’agit de se demander, en surplomb, pourquoi (pour quoi) nous sommes ensemble à y réfléchir. Dès lors, les objets de la mallette n’ont pas pour fonction de faciliter les apprentissages, du moins pas de manière directe : ils doivent intriguer suffisamment pour conduire à se demander ce que nous faisons là - et séduire suffisamment pour que nous ayons envie de trouver de bonnes raisons ! »

Voici quelques aperçus de cette mallette conçue avec l’ensemble de l’équipe Agilabil, et fabriquée plus particulièrement par Margaux Ribeaucourt et Hyacinthe Lesecq.



1 / 2

D'autres images sont visibles sur le site Internet.

L’aventure est racontée collectivement, et plus spécifiquement mise en forme par Emma Tricard et Pierre Tandille dans une publication « dont vous êtes l’héroïne (ou le héros) » disponible [ici](#).

Difficile de dire la joie que j’ai éprouvée en découvrant, dans le mémoire de recherche-crédation de Cynthia Montier¹⁰, l’existence d’une autre mallette élaborée dans un esprit tout proche : The Pedagogical Impulse. Depuis, je suis en contact avec sa principale instigatrice,

Stephanie Springgay, Associate Professor de l'University of Toronto, au Canada. *Instant Class Kit* se présente sous la forme d'une boîte contenant une exposition pop-up composée de fanzines, de partitions, de jeux, et d'autres œuvres et artefacts réalisés par une multitude d'artistes-éducateurs d'Amérique du Nord. L'enjeu est de mobiliser un art socialement engagé comme forme pédagogique. L'un des onglets de présentation renvoie à [ce site](#) qui présente différents Fluxkits.

Relisant ce passage pour me confirmer son accord, Cynthia Montier m'offre un nouveau rebond en me faisant découvrir le travail de Jacques Rivet, *Entre-deux* et notamment « Tool box » qui

« propose des œuvres ponctuelles (éphémères et renouvelables) à réaliser, à répéter, à disséminer, qui vont s'infiltrer dans les lieux publics et se frotter à une société en mouvement. TOOL BOX veut contribuer à la formation d'un spectateur moins exclusif, plus complexe et moins compartimenté : amateur d'art d'un côté, citoyen de l'autre. Son but : unir ces deux aspects, artistique et politique, en une personne consciente, présente au monde. »

Tandis que le « tournant curatorial » envisage volontiers les musées (aussi) comme des espaces pédagogiques, ces différentes mallettes proposent de considérer en miroir la pédagogie, ou l'apprentissage, comme une forme de création. La question peut se poser dans les termes formulés par Marie Preston et Gwenola Wagon pour le cycle de conférences qu'elles ont orchestré aux Laboratoires d'Aubervilliers en 2015 : « Comment faire d'une classe une œuvre d'art ? ».

Souvenirs de Montpellier : apprendre, c'est créer

Depuis décembre 2019, j'interviens au Barricade de Montpellier pour des « cours de français langue étrangère » qui se muent en « ateliers en français au pluriel » à mesure que nous (un « nous » résolument hétérogène, sans papiers ou de papiers dont la précarité est le seul dénominateur commun) détricotons ce que nous pensions savoir de « la langue » et de la relation enseignant·e/enseigné·e.

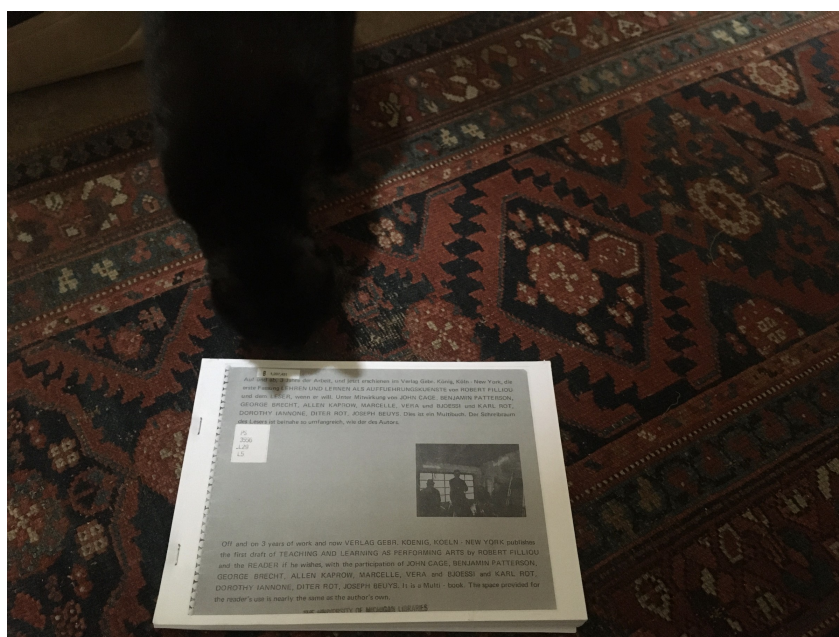
Dans l'aventure, j'ai eu l'occasion de me rapprocher d'un autre lieu formidable, lui aussi situé à Montpellier : La Boutique d'écriture. L'équipe, sous la direction de Line Colson, envisage l'apprentissage du français comme un processus de création. L'idée est aussi simple que brillante : apprendre, c'est créer. Quelles formes pourraient prendre des manuels qui ne seraient pas indexés sur la seule norme du « bon français » afin de la reconduire, qui ne véhiculeraient pas des représentations stéréotypées des identités plus ou moins implicitement attribuées aux unes et aux autres, qui ne chercheraient pas à standardiser des manières de faire, de penser, de vivre ? Pourrait-on inventer un partage de « la langue » qui soit une expérience permanente, un creuset sans fin où chercher ensemble quoi et comment faire (en) commun ?

Serait-il plus approprié de penser en termes d'« anti-manuel », comme le proposent Claude Duneton et Jean-Pierre Pagliano avec leur *Anti-manuel de Français*, Seuil, 1978 ?

Ou bien c'est, décidément, le signe de revenir aux *mind-openers* et autres *Fluxkits* !

Enfin, quand même, je retrouve Filliou !

Parvenue à rentrer dans la maison où est (encore pour quelques temps encore, peut-être) installée ma bibliothèque, je retrouve la copie que j'ai pu faire faire de l'ouvrage (épuisé) de Filliou, alors que j'étais à Montréal (l'exemplaire est celui de l'Université du Michigan, dont le tampon est photocopié sur la première de couverture).



Panthère lisant Filliou. Image : Myriam Suchet, 2020.

« I hope I will not be read only by artists. Non-artists will know that what I'm advocating exists already, somehow, somewhere. Realizing the existence as a phenomenon, giving it a name, is not all. Living it is more important. [...] Mind-opening goes on every day of your life. Here are some private mind-openers I owe mainly to this period of "juerga" (but partly before and after). [...] You may want to note in regard some mind-openers from your daily experience. Later on, we might combine them all in a "Collection of Mind-Openers", if you wish¹¹. »

Au plaisir de retrouver ce passage (et ma bibliothèque, et la petite Panthère si féline !) se mêle l'étonnement de constater l'écart entre ce dont il était question et ce que je me suis inventé de mon côté. Dans le

« kit de désapprentissage de *la langue* », je voulais que les « mind openers » soient des objets. Sans doute serait-il intéressant, et peut-être même important, qu'il s'agisse aussi de phrases, qui pourraient servir d'antidote aux énoncés formolisés ou fabriqués de toutes pièces des grammaires. Voici une collection de phrases ou de répliques qui, personnellement, me servent souvent d'antidotes – peut-être y trouverez-vous manière à *raisonnances* :

Victor Cousin : « La décadence de la langue française a commencé en 1789 ! » Victor Hugo : « À quelle heure, s'il vous plaît ? »¹²

« Voyez-vous, je parle toutes les langues, mais en yiddish. »¹³

« Je parle toutes les langues, mais en arabe. »¹⁴

« *Je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne.* »¹⁵

« On peut ne pas parler d'autre langue que la sienne. C'est plutôt la manière de parler sa propre langue, de la parler fermée ou ouverte. »¹⁶

« *Une langue n'existe pas. Sans le discours.* »¹⁷

« Il n'y a pas de Langue saussurienne une et indivisible, il n'y a que des *variétés diatopiques* (les dialectes), *diastratiques* (les sociolectes), *diaphasiques* (les registres) et *diachroniques* (les états de langue). »¹⁸

« L'écrivain français écrit français. Nous, nous écrivons en français. »¹⁹

« C'est ce que j'appelle traduire du français en français, en un passage silencieux de la langue étrangère à celle-ci. »²⁰

-
1. Virginie m'explique emprunter elle-même le verbe « amitié » à la chorégraphe Barbara Manzetti, qu'on peut lire dans « Quatre Chemins », Journal des Laboratoires, septembre-décembre 2010). Et c'est à nouveau Virginie Bobin qui suggère un rapprochement entre ma recherche en cours de lancement et ce que fait déjà Barbara Manzetti avec rester. étranger. ↩
 2. Au départ, j'avais prolongé la première note d'un renvoi au texte d'Olivier Marboeuf, « Comme je m'avais perdu » ↩
 3. Parmi mes enthousiasmes dans la refonte du français considéré comme « langue étrangère », il y a la découverte d'une association qui a choisi de s'appeler « français langue d'accueil » ↩
 4. En effet, l'élan de cette recherche me vient de loin, notamment de mes travaux sur l'imaginaire hétérologue, qui date de l'époque de mon doctorat, mené en cotutelle entre la France et le Québec : « Je me souviens » ! Pour lire les étapes antérieures de ma recherche : *L'Imaginaire hétérologue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, « Littérature et mondialisation », 2014 et *Outils pour une traduction postcoloniale. Littératures hétérologues*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, « Malfini », 2009. ↩
 5. Salutations à vous, formidable équipe du Barricade de Montpellier, association Etitsson de la Sorbonne Nouvelle : c'est en bricolant à vos côtés des manières de partager en français avec des personnes en situations de migration, d'exil, d'asile et de déplacement que cette enquête a pris sens, et espère continuer d'en partager. ↩
 6. Avant même de réussir à rédiger ceci, j'ai envoyé des missives électroniques pour dire que j'étais en quête d'œuvres, des références théoriques, des pistes, des anecdotes – tout matériau susceptible de me mettre en émoi. En quelques semaines, Lise Gauvin, Xavier Garnier, Cécile Van den Avenne et Christophe Benzitoun m'envoient des textes littéraires qui nourrissent le corpus. Rainier Grutman, Karine Bennac, me répondent que la réponse arrivera au plus vite : le confinement pèse à tous les points du globe. Daniel Canty, Lesile Plumb et Frédéric Teillard donnent un accord de principe pour créer ou proposer une œuvre. Et puis nous entreprenons de concevoir un site internet avec l'équipe de Figures libres. L'élan est réimpulsé par ces tissages : merci à vous, chacune et chacun ! ↩

7. Clément de Gaulejac, « La guerre dans la guerre », *Liberté* n°306, 205. Pour voir son travail de graphiste : www.eau-tiede.blogspot.com et www.calculmental.org ↩
8. Quentin Jouret, *L'art de la discrétion (l'infrance et le petit usage)*, thèse de doctorat soutenue en 2015 à l'Université Toulouse 2 sous la direction de Dominique Clévenot et de Isabelle Alzieu, page 128. ↩
9. Nous étions enseignantes et enseignants-chercheurs, étudiantes-chercheurs, artistes et artistes-étudiants, professionnels de l'Université et d'ailleurs : Cécile Bally, Bérangère Baucher, Alix Chouiha, Auguste Djagouri, Adèle Fouchier, Juliette Fournis, Adèle Godefroy, Stéphanie Grenier, Éva Guerda, Danièle Leclair, Hyacinthe Lesecq, Dorothée Lintner, Maud Perez-Simon, Maiwenn Raoul, Margaux Ribeaucourt, Sonia Samini, Myriam Suchet, Pierre Tandille, Emma Tricard et Samuel Tronçon. ↩
10. Cynthia Montier, *Marges et manœuvres. Norme travail et magie, entre existence para-normale et résistance*. Mémoire de Master « Arts Plastiques : Théorie et Pratique » soutenu sous la direction de Johanna Renard à l'Université de Strasbourg le 11 septembre 2019. Pour découvrir ou retrouver le travail d'artiste de Cynthia Montier : www.cynthiamontier.net ↩
11. Robert Filliou, *Teaching and Learning as Performance Arts*, Cologne et New-York, Kasper Köning, 1970, p. 221-226. ↩
12. Victor Hugo, *Choses vues*, p. 838 - anecdote citée dans Philippe Dufour, *La pensée romanesque du langage*, Paris, Seuil, 2004, p.7. ↩
13. Frau Klug citée par Kafka en date du 6 janvier 1912, dans *Journaux, œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », trad. de l'allemand (Autriche) par Jean-Pierre Danès, Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte, 1984, p. 216. ↩
14. Abdelfattah Kilito, *Je parle toutes les langues, mais en arabe*. Arles, Sinbad – Actes Sud, 2008. ↩
15. Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 15. Les italiques sont dans le texte. ↩
16. Édouard Glissant, *L'imaginaire des langues, entretien avec Lise Gauvin*, Gallimard, « L'imaginaire », Paris, 2010, p. 27-28. ↩
17. Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Hachette, Paris, 1997, p.31-34. ↩
18. Rainier Grutman, « Le bilinguisme, relation intersystémique », *Canadian Review of Comparative Literature* xvii (3-4), 1990, p. 199. ↩
19. Henri Lopès, conférence inédite citée dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure*, Montréal, PUM, 2003, p.21. ↩
20. Abdelkebir Khatibi, « Incipits », dans *Du bilinguisme*, Paris, Denoël, 1985, p.194. ↩

Myriam Suchet

Myriam cherche, et se perd beaucoup. Son parcours de littéraire s'est indiscipliné chemin faisant, quelque part entre la France et le Québec. Elle est maîtresse de conférence à la Sorbonne Nouvelle où elle dirige le Centre d'études québécoises depuis 2012, et membre de l'Institut Universitaire de France depuis octobre 2019. Mais c'est dans les interstices des institutions et dans leurs relations avec d'autres espaces de recherche-action-création qu'elle travaille le mieux. Sa thèse de doctorat, menée en cotutelle entre Lille 3 et Concordia University (2007-2010), portait sur des textes littéraires écrits simultanément dans plusieurs langues différentes, jusqu'à faire exploser le mythe de « la langue » une et indivisible. Depuis, elle explore les implications de cette poétique-politique en lisant le « s » de français comme une marque de pluriel. Elle a notamment publié trois ouvrages : *L'imaginaire hétérologue*. *Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues* (Paris, Classiques Garnier, 2014) ; *Indiscipline ! Tentatives d'UniverCité à l'usage des littégraphistes, artistechniciens et autres philopraticiens* (Montréal, Nota Bene, 2016) ; *L'Horizon est ici. Pour une prolifération des modes de relations* (Rennes, Éditions du Commun, 2019). Elle serait ravie d'avoir de vos nouvelles, vous pouvez lui écrire par exemple à cette adresse : myriam.suchet@sorbonne-nouvelle.fr